APERÇU

N° 106.

PHYSIOLOGIQUE ET MÉDICAL

SUR LES PREMIERS AGES

DE LA VIE HUMAINE;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 31 mai 1816, pour obtenir le grade de Docteur en médecine,

PAR FRANÇOIS-ETIENNE JOLY, de Teincey,

Département de la Haute-Saône;

Elève de l'Ecole de Paris.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1816.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER.
M. CHAUSSIER.
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS.
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT.
M. PELLETAN.
M. PERCY, *Examinateur.*
M. PINEL, *Président.*
M. RICHARD.
M. THILLAYE.
M. DES GENETTES, *Examinateur.*
M. DUMÉRIL, *Examinateur.*
M. DE JUSSIEU, *Examinateur.*
M. RICHERAND, *Examinateur.*
M. VAUQUELIN.
M. DESORMEAUX.
M. DUPUYTREN.
M. MOREAU.
M. ROYER-COLLARD.

Par délibération du 19 frimaire an 7, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE, MON MEILLEUR AMI,

CLAUDE-FRANÇOIS JOLY,

Docteur en Médecine à Teincey.

Amour, respect et reconnaissance.

F. E. JOLY.

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/apercuphysiologi0004vari

APERÇU

PHYSIOLOGIQUE ET MÉDICAL

SUR LES PREMIERS AGES

DE LA VIE HUMAINE.

Naître, vivre et mourir, telle est la destinée commune à tous les êtres organisés : la naissance et la mort sont les deux limites, entre lesquelles est renfermée la durée de leur existence.

La nature, incessamment agissante dans les corps vivans, opère en eux des changemens toujours nouveaux, dont la succession n'est pas plus interrompue que l'action de la cause d'où ils dérivent ; mais ces modifications s'enchaînent par des nuances si imperceptibles, qu'elles ne peuvent être bien appréciées du physiologiste que par leurs résultats généraux ; et ce n'a été que par la comparaison avec lui-même d'un individu, à différentes époques de son existence, que la somme de ces effets partiels les a rendus sensibles à l'œil de l'observateur.

Il est cependant certaines époques de la vie où la nature semble abandonner la marche lente et mesurée avec laquelle elle procède à toutes ses opérations, pour se livrer à des mouvemens tumulteux, engendrer des révolutions qui influencent le physique et le moral d'une manière d'autant plus frappante, qu'elles sont plus promptes et plus profondes dans leurs résultats. Ne semble-t-on pas reconnaître la même marche dans certaines affections morbifiques,

où la nature rassemble tout ce qui lui reste de forces pour les vaincre ? Heureux le malade, lorsqu'elles cèdent à ce dernier effort ! Une prompte convalescence signale alors cette victoire ; mais pour peu que l'avantage de cette lutte soit en faveur de la maladie, elle a bientôt moissonné sa victime.

Les révolutions, le plus souvent heureuses, qui marquent certaines périodes de notre vie, ne sont réellement que des crises qui sont d'autant plus violentes, que les changemens qu'elles ont pour objet doivent être plus profonds. En effet, combien d'individus ne sont redevables qu'aux secousses qu'une puberté orageuse a produites dans leur organisme, de l'établissement de la plus heureuse constitution ! leur enfance n'avait été qu'une longue maladie, une série de langueurs, contre lesquelles la nature même, aidée par l'art, n'avait pu déployer que des efforts impuissans. L'époque heureuse de la puberté signale son approche par une réaction qui rend au principe vital tous ses droits ; les organes prennent un prompt accroissement ; tout s'anime dans l'individu ; les fonctions s'exécutent avec vigueur, et toutes concourent à cette effervescence profonde qui imprime en de courts instans à la constitution entière des modifications dont la nature seule a fait tous les frais ; la puberté devient donc, dans ce cas, la crise de l'enfance.

Ces époques, où l'économie animale semble, chez certains individus, se reformer jusque dans ses fondemens, moins remarquables à la vérité chez beaucoup d'autres, sont des points trop saillans dans la durée de la vie pour n'avoir point fixé l'attention des premiers observateurs : aussi leur ont-ils servi de bases pour établir les différentes sections en lesquelles ils l'ont divisée.

La distinction des âges n'est donc point une division arbitraire de de la vie, fixée par le nombre des années ; mais elle repose uniquement sur des phénomènes anatomiques et physiologiques ; ainsi on ne dira pas qu'un enfant est pubère parce qu'il aura atteint sa

quatorzième année, mais bien parce qu'il aura éprouvé tous les phénomènes qui caractérisent la puberté.

Si nous jetons un coup-d'œil rapide sur le cours naturel de la vie humaine, nous y remarquerons facilement trois stades bien distincts entre eux, par l'état général des fonctions qui ont pour objet la conservation de l'individu. Le premier nous présentera la nature occupée toute entière de l'accroissement; alors surabondance de vie, prédominance des mouvemens de composition sur ceux de décomposition : cette activité dans les fonctions assimilatrices paraîtra d'autant plus grande, que l'enfant sera vu plus rapproché de sa naissance. Lorsque les organes auront acquis le complément de leur développement, lorsque l'individu aura atteint ce point imperceptible de sa vie où un équilibre parfait se sera établi entre les mouvemens composans et les mouvemens décomposans, il se trouvera dans le deuxième stade, *status :* c'est l'âge de consistance, qui bientôt lui échappe et le précipite vers la troisième époque, où la vie décroît avec d'autant plus de rapidité, qu'elle est plus rapprochée de son terme. Cet équilibre, qui s'était établi entre les fonctions pendant l'âge adulte, s'est détruit : nous voyons le vieillard, après avoir usé tous les ressorts de la vie, arriver à la mort comme à sa fin naturelle et nécessaire.

Mais cette manière d'envisager les âges est trop générale, trop éloignée de cette précision avec laquelle la sévère physiologie a fait connaître les changemens qui s'opèrent dans l'économie, depuis la naissance jusqu'à la mort, pour qu'elle puisse servir à classer tous les faits observés. De là la nécessité de multiplier davantage les divisions : ensuite, pour étudier et analyser avec plus de détail les phénomènes secondaires qui se rattachent aux phénomènes plus généraux qui ont servi de bases aux premières divisions, on a partagé celles-ci par des coupes subalternes qui se fondent chacune sur des faits propres à établir des caractères différentiels.

C'est à M. le professeur *Hallé* que la science est redevable de

cette division, qui est trop en rapport avec la marche de la nature pour n'être point aujourd'hui généralement suivie : c'est elle que nous allons reproduire.

Le cours de la vie humaine a été divisé en quatre époques, qui sont : l'enfance, l'adolescence, la virilité et la vieillesse.

L'enfance est la première période de la vie ; elle s'étend depuis la naissance jusqu'à la puberté, qui arrive à treize ans pour les femmes, et à quatorze pour les hommes dans les climats tempérés : elle a été divisée en deux parties :

La première enfance, *infantia*, qui comprend l'intervalle de temps qui sépare la naissance de la deuxième dentition, dont l'éruption se fait le plus ordinairement à sept ans.

La deuxième enfance, *pueritia*, qui commence à cette dernière époque, et finit à la puberté.

La durée de la première enfance a été partagée en trois stades : le premier embrasse les sept premiers mois de la vie ; le deuxième qui lui succède, caractérisé par la sortie des premières dents, se prolonge jusqu'au vingt-quatrième mois, époque à laquelle cette opération de la nature est achevée ; le troisième enfin est celui qui termine la première enfance.

La deuxième enfance, qui n'offre qu'une seule époque, est suivie de l'adolescence, qui comprend la puberté et la jeunesse ; la première dure depuis treize ou quatorze ans jusqu'à dix-sept ou dix-huit ans, époque à laquelle commence la seconde, qui va jusqu'à vingt-trois ans pour la femme, et vingt-cinq pour l'homme.

La virilité présente trois époques bien distinctes. La première, ou virilité commençante, qui s'étend depuis la vingt-cinquième jusqu'à la trente-cinquième année. Pendant ce stade, le travail organique, qui s'était établi dans l'âge précédent, se continue, et les germes héréditaires peuvent encore se développer pendant toute sa durée : c'est, sous ce rapport, une époque douteuse, qui tient autant de la jeunesse que de la virilité. La deuxième, ou virilité

confirmée, commence à trente-cinq ans, et se prolonge jusqu'à cinquante pour les femmes, et cinquante-cinq pour les hommes. La troisième enfin, ou l'âge de retour, qui succède à la virilité confirmée, précède la vieillesse, qui arrive à soixante ans.

Ce déclin de la vie a été aussi divisé en trois époques. La première vieillesse, *viridis, cruda senectus*, se prolonge jusqu'à soixante-dix ans : pendant toute sa durée l'individu conserve encore de la force et de la vigueur.

La vieillesse confirmée, dans laquelle les organes commencent à déchoir, à s'affaiblir, et sont amenés par degrés à la décrépitude, dernière époque de l'existence, qui se termine par la mort.

La vie humaine est sujette à de grandes variétés pour sa durée ; variétés dépendantes surtout des climats, des constitutions et de la manière de vivre, etc.

Les phénomènes qui marquent les âges n'offrent pas moins d'irrégularités pour l'époque de leur développement, même dans des circonstances semblables : n'attribuons cependant pas à la nature toutes ces bizarreries, qui sont moins souvent l'effet de ses écarts, qu'elles ne sont l'ouvrage de nos vices. Il ne sera question ici que des premiers âges ou de l'enfance.

Première époque de l'enfance. La douleur s'attache aux premiers pas que l'enfant fait dans la carrière de la vie. Pendant son séjour dans le sein de sa mère, il était flottant dans une atmosphère liquide, dont la molle surface et la chaleur invariable formaient le cercle toujours uniforme de ses rapports extérieurs. A un terme fixé par la nature, les barrières de son étroite prison sont rompues ; et l'enfant fait son entrée précipitée dans un monde nouveau pour lui. Quelle cruelle épreuve pour la vive susceptibilité qu'il apporte en naissant, de la part d'un changement aussi brusque dans sa manière d'être ! La nouvelle température, l'action de l'air, de

la lumière, produisent sur ses frêles organes des impressions neuves, et qui sont pour eux autant de causes de vive irritation.

C'est donc par le sentiment de la douleur que commencent les rapports du nouveau-né avec ce qui l'environne. Alors, soit action sympathique directe de la peau sur les muscles inspirateurs, et particulièrement sur le diaphragme, soit réaction du sensorium, où ces premières impressions vont se réunir, sur ces mêmes organes les plus irritables de tout le système dont ils font partie, le thorax se dilate par leur effort, et la respiration s'établit pour ne cesser qu'avec la vie.

Les vaisseaux pulmonaires, développés par l'expansion communiquée à l'organe respirateur, ouvrent de nouvelles routes au sang chassé par le cœur; et, par un phénomène mystérieux pour le physiologiste, ce liquide change sa première direction, se précipite vers des organes dont l'action, en lui communiquant de nouvelles propriétés, va en faire un stimulant qui développera dans toutes les parties l'énergie dont elles ont besoin pour faire vivre le nouvel individu d'une vie propre, et le défendre de l'influence destructive de tout ce qui l'entoure.

Cette révolution, qui s'opère alors dans l'enfant, et qui consiste non-seulement dans l'établissement de nouvelles fonctions, mais encore dans des modifications imprimées à toutes celles qui existaient déjà, n'avait-elle pas besoin, pour être excitée, de toute la vivacité des chocs que l'enfant a éprouvés de la part des objets extérieurs ?

Le cerveau, livré à l'inertie chez le fœtus, réclame, pour être éveillé, l'action de stimulans d'autant plus actifs, que les fonctions que son influence doit mettre en jeu deviennent plus promptement indispensables à l'individu, aussitôt qu'il a vu le jour. Les impressions de douleur qui exercent la sensibilité du nouveau-né sont donc nécessaires pour l'établissement du nouvel ordre de choses qui doit régner dans son économie; mais une fois que la première impulsion est communiquée au cerveau, il devient un

centre d'action ; ses irradiations se font bientôt sentir dans les autres organes : la respiration établie fournit un sang imprégné d'oxygène qui anime toutes les parties ; et, par une suite de l'influence réciproque que les fonctions exercent les unes sur les autres, elles s'entretiennent mutuellement dans cette activité continuelle, dans ce degré d'excitation approprié à la conservation de la vie et au maintien de la santé.

Après avoir surmonté les écueils qui rendent les premiers momens de la vie si difficiles et si douteux, l'enfant réclame des auteurs de ses jours des secours dont la nature est indiquée par l'état de son organisme.

Si nous portons nos regards sur l'organisation physique de l'enfant, nous ne tardons pas à être frappés du développement excessif de la tête comparativement à celui de toutes les autres parties : c'est le volume du cerveau, qui communique à cette boîte osseuse ses énormes dimensions. Tout le système nerveux, dont ce dernier organe est le centre, participe à cet état : les organes des sens sont remarquables par la perfection de leur organisation, quoique bornés alors à ne transmettre que des impressions qui se confondent dans le *sensorium* avec celles relatives à la sensibilité dont jouissent généralement toutes les parties extérieures.

Le système musculaire de la vie animale est bien étranger à ce développement; les faisceaux charnus sont grêles, rougeâtres, mous, abreuvés de sucs abondans, encore peu animalisés. L'irritabilité ou contractilité organique sensible y est très-faible ; la contractilité animale y jouit de peu de force et de beaucoup de mobilité : les mouvemens sans nombre que ces muscles exécutent sont aussi irréguliers que les impulsions qui y donnent lieu ; aussi ces organes sont-ils complètement privés, à cet âge, des fonctions relatives à la station et à la locomotion générale qu'ils rempliront par la suite.

Les os sont de toutes les parties celles dont l'organisation est le moins avancée : quelques-uns sont alors entièrement cartilagineux,

d'autres formés de plusieurs pièces, les unes cartilagineuses, les autres peu ossifiées, réunies entre elles par des intermèdes peu solides, paraissant peu propres à remplir les fonctions qui leur sont spécialement assignées. Seconde raison qui vient s'ajouter à celle qui a été remarquée précédemment à l'occasion du système musculaire, pour rendre nulles la station et la locomotion générale, qui exigeraient, d'ailleurs, pour leur exécution, de la part du *sensorium*, des déterminations qui ne peuvent être que le fruit du développement des fonctions intellectuelles. Remarquons cependant que toutes les parties de ces deux derniers systèmes de l'appareil locomoteur ne suivent pas cette loi générale pour leur accroissement; en effet, le diaphragme et les muscles intercostaux, doués d'un degré d'irritabilité que nous ne retrouverons que dans les muscles de la vie organique, entrent subitement en action à la naissance, et exécutent leurs fonctions avec autant de régularité qu'ils le feront par la suite.

Les côtes, qui sont mises en jeu par ces muscles, doivent nécessairement aussi participer à la précocité du développement de ces derniers; aussi leur organisation devance-t-elle de long-temps celle de tous les autres os, et sont-elles, à la naissance, complètement ossifiées. Nous observerons, à cet égard, que les seules fonctions qui font le domaine de la vie organique ont la prérogative d'entrer en activité immédiatement après la naissance et de s'exercer avec une précision qu'on ne remarque dans celles de la vie animale que par l'effet d'une longue éducation.

Le tissu cellulaire, très-abondant dans l'enfant, jouit d'une vie très-active; mou, pulpeux, il entre dans de très-grandes proporportions dans la composition des organes dont il forme la base. La peau délicate est tendue par les couches épaisses de ce tissu qui la sépare des organes sous-jacens; une graisse abondante en gonfle les nombreuses cellules, et donne à toutes les formes ce potelé, cette rondeur, qui masquent toutes les parties et déter-

minent cet aspect caractéristique de l'enfance ; de là la souplesse des mouvemens ; de là aussi sa susceptibilité à contracter des maladies.

Le système glanduleux a un très-grand développement : le tissu des glandes est mou et délicat ; leur action, qui était presque nulle chez le fœtus, ne s'anime pas beaucoup après la naissance ; le foie, qui était chez ce dernier l'objet d'une nutrition particulière, relativement à la destination qu'il remplissait alors, conserve encore long-temps la prédominance de son volume, quoique les fonctions qui lui sont attribuées chez le fœtus cessent quand la respiration est établie.

Le système lymphatique, très-développé dans tout son ensemble, présente aussi la plus grande activité dans ses fonctions ; le tissu cellulaire, qui n'est qu'une trame de vaisseaux lymphatiques plus ou moins rapprochés, atteste, par son abondance, l'innombrable quantité de ceux-ci : en effet, à cet âge, les mouvemens de composition devant être prédominans, les organes destinés à absorber et à élaborer les matériaux de la nutrition sont très-développés et doués d'une très-grande énergie ; l'absorption intérieure est surtout très-active ; la peau, pendant les premiers mois de l'existence, ne paraît pas la posséder au même degré ; mais la facilité avec laquelle, dans un âge plus avancé, les enfans contractent les contagions, ne laisse pas douter que la faculté absorbante n'y soit alors très-grande.

Les membranes muqueuses, rouges par le sang qui remplit leurs nombreux vaisseaux, jouissent de beaucoup d'activité dans l'exercice de leurs fonctions.

Les muscles de la vie organique possèdent à un haut degré l'irritabilité ; l'évacuation du méconium, l'émission des urines, qui se font peu de temps après la naissance, signalent cette faculté vitale, qui, nulle chez le fœtus, paraît s'être développée instantanément après l'établissement de la respiration.

Les organes qui sont le siége de la digestion et de l'absorption qui y fait suite, l'estomac et l'intestin grêle, composés particuliè-

rement de ces deux derniers tissus, sont doués de la plus grande énergie. Le cœur, très-volumineux, participe à cette propriété qui caractérise l'ensemble des muscles dont il fait partie; de là la grande fréquence du pouls chez l'enfant; sa faiblesse est expliquée par le peu de force des pulsations de cet organe, aussi bien que par le peu de résistance des tuyaux artériels dans lesquels le sang circule. Les vaisseaux capillaires étant très-multipliés, le travail organique nécessaire à l'accroissement est très-actif; la chaleur animale, dont le foyer principal réside dans cet ordre de vaisseaux, est dégagée avec une intensité qui répond à l'énergie avec laquelle la circulation s'y exécute. D'après cet exposé de l'état des fonctions, on reconnaît sans peine le but vers lequel tend la nature à cet âge : nous voyons le jeu de tous les organes qui sont du ressort de la vie végétative, jouir d'une activité qui atteste la vigilance avec laquelle elle s'occupe du développement du jeune individu.

Maintenant, si nous examinons les fonctions qui forment le domaine de la vie de rapport, nous les trouverons bien éloignées de ce degré de perfection avec lequel s'exécutent les premières; nous verrons les sens presque sans action durant les premiers mois qui suivent la naissance, la perception faible, et l'enfant réduit par-là à une existence presque automatique. La vive susceptibilité dont jouit le cerveau n'est alors mise en jeu que par le sentiment des besoins et des douleurs qu'il éprouve; sentimens d'autant plus vifs, qu'il ne perçoit aucune autre sensation qui puisse distraire et partager son attention; téter et dormir, c'est à quoi l'enfant emploie tout son temps. A mesure qu'il s'éloigne de sa naissance, l'action du *sensorium* prend du développement; il commence à être ébranlé d'une manière particulière par les impressions que lui transmettent l'œil et l'oreille; trop confuses, trop fugaces pour s'y graver distinctement et y être retenues, elles n'y laissent encore que peu de traces; mais l'exercice, rendant cet organe plus habile à remplir ses fonctions, la perception devient plus nette et la réaction plus énergique. Déjà les premières idées de l'enfant sont écloses, l'attention se déve-

loppe chez lui ; ses pleurs naguère étaient la seule expression de ses besoins, seule sensation qu'il éprouvait; maintenant le nombre de ses idées s'étant accru, il les compare, et le rire qui se peint sur ses lèvres est un autre langage qui traduit les sensations de bien-être que lui procure le résultat de ses premiers jugemens : ces premiers sentimens du bien le rendent avide de s'en procurer de nouveaux ; tout ce qui l'environne étant neuf pour lui, tout produit sur lui cet effet ; sa curiosité est de plus en plus stimulée ; c'est pour lui un besoin de tout voir, de tout toucher : de là cette mobilité continuelle. Nous voyons que c'est par des gradations presque insensibles que se développent les fonctions dont le cerveau est l'organe central. La grande susceptibilité que l'enfant apporte en naissant, et qui alors n'est employée qu'à lui faire sentir la douleur, est peu de temps resserrée dans les bornes étroites de cette destination première, dont le cercle s'agrandit à mesure que la perception des sensations fournies par les organes des sens devient plus parfaite. De la perfection plus ou moins grande que cette faculté est susceptible d'acquérir, dépend l'énergie aussi plus ou moins grande dont jouiront par la suite les autres facultés qui composent l'ensemble de l'intellect. Cette vie a donc besoin d'une véritable formation, d'une véritable éducation, et ce n'est que peu à peu que l'enfant s'établit des rapports raisonnés avec les objets au milieu desquels il est placé.

Pendant les sept premiers mois de sa vie, l'enfant prend un accroissement qui, portant spécialement sur les organes dont la nutrition paraissait avoir été oubliée à la naissance, fait cesser les disproportions si frappantes qui existaient entre ses différentes parties. Cette période n'est plus troublée par aucune révolution qui tienne à la marche naturelle du développement ; mais la grande susceptibilité de certains organes, la faiblesse de l'organisme en général le rendent sujet à une foule de maladies accidentelles, dépendant surtout des vices de l'éducation.

C'est alors que s'établissent les fondemens de la santé. Comme de

celle-ci dépend toujours le bonheur de la vie, il est de la plus grande importance de prodiguer à cet âge des soins qui sont si bien récompensés dans l'avenir : en effet, les erreurs que l'aveugle routine a consacrées parmi nous, les infractions aux lois imposées par la nature deviennent la source la plus féconde des infirmités, qui font, des enfans le plus heureusement constitués, des êtres dégénérés, qui, s'ils ne succombent pas dès l'aurore de leurs jours, ne survivent que pour traîner une vie languissante, en proie à la douleur et à toutes les calamités, qui rendent l'existence plus pénible que la mort même. Ainsi donc, l'éducation physique a non-seulement pour objet de créer à l'enfant né sain une heureuse constitution, mais encore de le prémunir contre les maladies qui rendent alors son existence si incertaine.

A cette époque, les organes auxquels sont confiées les fonctions digestives jouissent d'une grande prééminence d'activité sur tous les autres. Exposés à l'action de tout ce qui est introduit dans l'économie, ils devront, sous ce double rapport, être le siége vers lequel se dirigeront beaucoup de maladies à cet âge : de là le précepte d'apporter la plus scrupuleuse attention sur la nourriture de l'enfant, qui fait alors la base des soins de son éducation. Les troubles auxquels la grande susceptibilité cérébrale l'expose, les spasmes, les frayeurs, les convulsions, ne sont le plus souvent que des effets sympathiques de l'affection des premières voies. Remarquons cependant que, pendant ce stade de l'enfance, le cerveau s'affecte moins fréquemment que dans les suivans ; ce qui paraît tenir à ce que la susceptibilité cérébrale s'avive à mesure que les organes des sens deviennent plus énergiques, et à ce que les causes propres à produire ces effets se multiplient davantage. Ainsi l'enfant qui naît bien constitué ne se trouve, pendant le temps qui sépare sa naissance de la première dentition, exposé à d'autres dangers qu'à ceux qui lui sont préparés par des causes accidentelles, et surtout par les vices et les erreurs dans la manière dont on l'élève.

L'âge de sept mois, seconde époque de la première enfance, n'en est pas la plus calme. Alors commence le travail de la première dentition, précédé par des troubles généraux qui intervertissent l'ordre qui s'était établi entre les diverses fonctions, exaltent la sensibilité cérébrale, et semblent faire rétrograder l'accroissement imprimé dans le stade précédent.

Le gonflement des gencives, les flux de salive, le trouble des digestions, les vomissemens, les diarrhées bilieuses, les tranchées, la tuméfaction du ventre, la fièvre, les catarrhes, les convulsions, l'épilepsie, sont autant de symptômes qui précèdent et accompagnent cette éruption, qui se marquent avec d'autant plus d'intensité, qu'elle est plus difficile et plus prolongée, et qui deviennent enfin d'autant plus redoutables pour la vie de l'enfant, que sa constitution physique a acquis moins de force pour supporter cet orage, bien propre à ébranler sa frêle machine.

Cette époque alarmante est bien faite pour développer les vices constitutionnels dont l'enfant peut receler les germes. En effet, l'irritation vive dont le canal intestinal devient ordinairement le siége vient-elle à se prolonger, elle se transmet aux vaisseaux et aux glandes mésentériques ; des engorgemens s'y établissent et en préparent la désorganisation ; leurs fonctions altérées finissent par devenir nulles ; la nutrition languit : de là l'amaigrissement et la consomption mésentérique. Les enfans les plus sains ne sont souvent pas exempts des dangers que cette opération traîne avec elle ; elle développe fréquemment dans leur constitution des dispositions au vice scrophuleux. Au milieu de ce bouleversement, introduit dans les principales fonctions, le travail dont le système osseux est le siége n'est pas sans en ressentir des troubles particuliers ; ces organes, souvent loin d'acquérir de la solidité, se ramollissent ; ceux sur lesquels porte le poids du corps contractent les inflexions dans lesquelles repose le plus ordinairement l'individu ; ce qui devient une source de difformités variées.

Les intervalles qui séparent l'éruption des différentes espèces

de dents prolongent la durée de cette période remarquable de l'enfance. Ce n'est que vers le septième ou le huitième mois que paraissent les deux premières incisives, suivies bientôt de deux autres. Deux mois après sortent successivement les quatre autres incisives. Ce n'est guère que du douzième au quinzième mois que les mâchoires se trouvent pourvues des quatre laniaires. Les mollaires ne commencent à faire irruption que vers le dix-huitième ou le vingtième mois. La durée de ce pénible travail est coupée par des intermissions qui laissent du repos aux organes, et leur permettent de se fortifier : aussi, malgré tous ces troubles, le travail de l'ossification chez les enfans robustes continue, ou du moins ne ralentit que peu ses progrès ; des germes osseux déjà se sont développés dans les os, qui n'étaient que cartaligineux à la naissance ; les épiphyses ont diminué d'étendue ; les différentes pièces qui composent l'ensemble des os longs paraissent s'être rapprochées par les progrès de l'ossification, qui s'est propagée dans les intermèdes qui les unissent. A cette époque, la solidification des os est le principal objet du travail qui se passe dans ces organes ; le système musculaire, plus ferme, plus développé, moins abreuvé de sucs, a pris en force un accroissement proportionnel à celui des os, et est alors devenu capable d'exécuter les déterminations par lesquelles l'enfant réagit sur les objets de ses sensations. La seconde année de la vie complète le travail de la première dentition ; les mâchoires sont alors armées de vingt dents, et l'enfant se trouve hors de cette période orageuse qui rendait son existence si chancelante.

La troisième époque de la première enfance, qui commence alors, répare les langueurs attachées inévitablement à celle qui l'a précédée. Pendant sa durée, la nature n'éprouvant plus d'entraves pour le développement de ses efforts, travaille avec plus de succès au perfectionnement de l'organisation ; les sucs abondans qui remplissaient le tissu cellulaire perdent leur fluidité ; les muscles et les autres organes, devenus plus volumineux, se rapprochent, en comprimant les intermèdes si développés qui les éloignaient auparavant : la

densité de leur texture augmente; la force des contractions du cœur s'accroît à mesure que leur fréquence diminue. L'enfant, depuis long-temps déjà n'a pu se contenter de la nourriture toute préparée que lui fournissait le sein de sa mère ; en lui donnant des instrumens propres à broyer les alimens, la nature l'a averti qu'il ne pouvait trouver, dans ce liquide approprié à la faiblesse de ses organes dans le premier âge, des matériaux propres à exercer l'énergie qu'ils ont acquise alors.

La vie animale ne fait pas des progrès moins rapides vers le perfectionnement de ses fonctions. La sphère des connaissances de l'enfant s'est aggrandie d'autant plus, que, par la force qu'ont prise les organes locomoteurs, il a pu rectifier et multiplier ses sensations.

C'est à cet âge que, comme dit le vulgaire, l'enfant jette ses gourmes ; c'est-à-dire, que la nature se fraie différentes voies de dépurations pour débarrasser l'économie des sucs qui en empâtent encore les tissus. Cette gélatine, non assez animalisée pour servir à la nutrition des organes devenus plus consistans, doit être rejetée par des voies artificielles, lorsque les excrétions naturelles n'ont pu, par leur action insensible, mais prolongée, en effectuer l'expulsion.

Cependant les enfans chez lesquels la disposition lymphatique est portée à l'extrême peuvent difficilement, malgré ces efforts salutaires, se dépouiller entièrement de cette diathèse muqueuse; ces sucs séjournent alors dans le parenchyme des organes ; les vaisseaux lymphatiques qui les contiennent, loin de s'affaisser, de s'oblitérer et de diminuer de nombre, se laissent distendre; et par la grande activité dont jouissent les bouches absorbantes dans les sujets de ce tempérament, elles continuent à introduire de nouveaux fluides dans ces canaux et leurs ganglions, qui, n'étant plus susceptibles de réaction, deviennent le siége d'engorgemens. Cette mollesse, cette flaccidité caractéristique du premier âge, s'accroît encore. Les organes, dont la trame primitive n'est qu'un tissu lymphatique très-rapproché, ne peuvent que par-

ticiper à la langueur de ce dernier système, qui, étant généralement répandu, rend l'atonie générale. La matière alibile, mal élaborée par des organes trop faibles, ne peut produire qu'une mauvaise nutrition ; alors s'établit la constitution scrophuleuse, de laquelle la texture molle de l'enfant le rend si voisin.

C'est dans le système lymphatique que se passent les scènes morbides qui constituent les scrophules : ce sont, à cet âge, les ganglions mésentériques qui, en raison de la prédominance de leur action, en ressentent les premières influences ; ceux qui avoisinent les mâchoires, ceux du cou et de la nuque, s'affectent immédiatement après.

Les os se laissent pénétrer d'une grande quantité de sucs gélatineux ; leurs extrémités, dans lesquelles le tissu celluleux prédomine, augmentent de volume : leur partie moyenne n'absorbe point de phosphate de chaux, ce qui leur donne une fléxibilité incompatible avec leurs fonctions. Si cependant ils sont encore assez solides pour prêter à l'enfant un appui, quoique chancelant, ceux de ces organes qui ont à soutenir le poids du corps cèdent à l'effort, et contractent des directions vicieuses.

Cette disposition aux scrophules, qui souvent est transmise aux enfans par des parens qui en sont affectés, ou dont les humeurs sont infectées par des virus délétères, doit plus souvent encore son origine aux vices de la première éducation. Le régime que suit la femme enceinte n'est pas non plus exempt d'influences sur la constitution du fœtus : ainsi les devoirs que la nature impose aux femmes qu'elle rend fécondes commencent à l'époque de la conception. Le lien étroit qui unit l'embryon à celle qui doit le développer de sa propre substance, rend raison de cette assertion. En effet, combien d'êtres ne survivent à leur naissance que pour souffrir, et payer enfin de leur vie les travers effrénés de celle qui la leur a donnée!

C'est vers la tête que se dirigent, pendant la première enfance, les mouvemens vitaux. Le grand développement du cerveau, son

impressionnabilité, les organes des sens, qui ont la plupart leur siége dans cette partie, le travail de la dentition, paraissent être la cause prochaine de cette détermination. Ce sont alors les tégumens de cette boîte osseuse, les membranes muqueuses qui en tapissent les cavités, les ganglions lymphatiques qui y sont répandus, qui deviennent le siége des affections critiques que la nature suscite dans l'économie.

La tête de l'enfant, quelques temps après la naissance se couvre de squammes laiteuses, qui persistent plus ou moins long-temps, y sont remplacées, dans les époques suivantes, par des teignes spontanées, des écoulemens purulens derrière les oreilles, lesquels entretiennent abondamment la vermine dans ces parties. Les tégumens de la face ne sont point exempts de ces sortes d'excrétions, qui la masquent quelquefois entièrement, et tombent, après un séjour plus ou moins long, sans laisser après elles aucune trace de leur existence, et sans avoir eu besoin, pour arriver à cette terminaison, d'aucun secours de l'art.

A l'approche de la vieillesse, les forces vitales, après avoir fixé leur détermination sur chacune des trois grandes cavités, recommencent le cercle de leurs mouvemens par la tête. Remarquons que, de cette direction, quoique identique, naissent, dans ces deux âges, des scènes qui ont des caractères bien différens. Dans l'enfance, le mouvement excentrique étant prédominant, c'est vers les organes extérieurs que se dirigent toutes les crises; tandis que, dans la vieillesse, toutes les forces étant refoulées vers l'intérieur, ce sera vers les organes internes qu'elles tendront à se faire. Ainsi, dans le premier âge, une congestion déterminée vers la tête se jugera par une hémorrhagie de la pituitaire, par une phlegmasie de cette membrane ou de celle de l'oreille; tandis que, chez le vieillard, ce sera par les membranes du cerveau que s'opérera cette excrétion, qui produira une apoplexie mortelle. A mesure que l'enfant a vu la sphère de ses idées s'accroître, il est devenu accessible à quelques passions qui, pour n'être que l'ombre de celles qui agitent

l'adulte, n'en deviennent pas moins de nouvelles sources d'excitation pour le cerveau, si facile alors à mettre en jeu. Les troubles qu'elles y suscitent sont aussi bien différens, dans leurs résultats secondaires, de ceux qu'elles produisent chez l'adulte : l'épilepsie, d'autres névroses cérébrales dans le premier; chez le second, la manie et la démence en deviennent les funestes effets.

Seconde enfance. Les phénomènes que nous présentera la seconde enfance nous feront voir la plus grande analogie entre eux et ceux de la première : l'accroissement se continue ; moins troublé qu'avant cette époque qui est plus calme que celles auxquelles elle succède, il se fait avec plus de régularité et de rapidité. Les fonctions qui servent l'intelligence prennent surtout un développement bien remarquable : de nouvelles dents remplacent les premières; mais cette éruption est ordinairement exempte de tous les troubles, de tous les dangers dont s'accompagne la première.

Le tissu cellulaire diminue dans sa masse totale, à mesure que les organes auxquels il sert de lien et d'enveloppe augmentent de volume ; les langueurs du premier âge disparaissent avec les humidités qui en caractérisaient la constitution ; le système sanguin acquiert de la prédominance sur le lymphatique; beaucoup de vaisseaux qui ne contenaient d'abord que des fluides blancs, admettent du sang dans leur intérieur ; les glandes des aines et du cou prennent du développement ; les os croissent en longueur, la gélatine, qui entrait en si grande proportion dans leur tissu, cède sa place au phosphate de chaux que la nutrition y dépose, non cependant en assez grande quantité pour qu'il en soit l'élément prédominant, ce qui rend raison de la facilité avec laquelle les os fracturés se consolident encore à cet âge.

La peau, quoique devenue plus épaisse et plus dense dans son tissu, continue à recevoir beaucoup de sang dans ses nombreux vaisseaux, ce qui lui donne ce beau coloris dont elle brille alors.

Le poumon a augmenté de volume et d'énergie, il s'est emparé de la plus grande partie de l'espace qu'occupait dans la cavité pectorale le thymus, qui a alors complètement disparu.

Les muscles de la vie organique suivent une marche lente, mais uniforme dans les progrès de leur développement : moins irritables, ils ont plus de force que dans l'âge précédent ; le cœur, que nous avons vu à la naissance, d'un volume relatif très-grand, croissant avec moins de rapidité que les organes qui l'environnent, ne perd qu'insensiblement la prédominance de ses dimensions ; le foie n'a plus ce degré de développement qui le rendait si disproportionné à celui de tous les autres organes ; la digestion continue toujours à jouir de la plus grande énergie ; les sécrétions deviennent plus abondantes. Pendant toute cette période de l'âge, nous voyons encore la nature diriger toutes ses vues vers l'accroissement du corps ; l'appareil génital n'est encore l'objet d'aucune nutrition, d'aucun développement spécial : aussi, lorsqu'à cet âge la corruption vient à empoisonner le cœur de l'enfant, quels funestes résultats traînent après eux les excès auxquels elle le livre prématurément ! Quel trouble n'en résulte-t-il pas dans le travail de l'accroissement, aussi-bien que dans l'ensemble des facultés intellectuelles !

Les organes des sens, doués d'une grande impressionnabilité, font des progrès rapides vers la perfection de leurs fonctions ; ceux surtout dont l'action se rapporte le plus aux phénomènes de l'intelligence, l'œil et l'oreille, ont acquis beaucoup d'énergie ; aussi a-t-on vu à cet âge des musiciens qui étonnaient autant par la volubilité de leur exécution que par la justesse de leurs sons ; l'histoire n'est pas non plus sans exemples de peintres dont les ouvrages ont fait admirer à cet âge la précision de leur coup-d'œil.

A cette époque de la vie, l'enfant est remarquable par sa légèreté ; la vive excitabilité du cerveau, jointe au petit nombre de sensations qu'il a reçues, le rend susceptible d'une grande force de mémoire. C'est avec bien de la justesse qu'on a comparé,

sous ce rapport, son cerveau à une cire molle, sur laquelle viennent se peindre des caractères qui s'y impriment profondément, et qui y sont d'autant plus distincts, qu'ils sont moins nombreux.

Peu capables de tension d'esprit, peu riches en idées, les enfans ne peuvent les comparer avec avantage; aussi les sciences qui exercent le jugement ne sont-elles propres qu'à les fatiguer, en appelant au cerveau les forces qui, à cet âge, sont concentrées dans les organes dont l'objet est de favoriser l'accroissement. Le cerveau s'énerve de cet état violent que la faiblesse de son organisation ne lui permet point encore de soutenir; aussi, lorsqu'à cet âge on veut nourrir l'esprit, on ne le fait qu'aux dépens du du corps, ou plutôt cet exercice prématuré ruine l'un et l'autre : l'intention de la nature est de fortifier le corps avant l'esprit.

Cet âge est celui des sensations ; c'est celui où l'on doit faire provision de matériaux propres à exercer le jugement, dans les temps où la mémoire aura cédé la prédominance à cette faculté.

Tout ce qui tient à l'imitation plaît à l'enfant et lui semble facile ; cette tendance à imiter est, de l'aveu de tous les physiologistes, l'attribut principal de la deuxième enfance. Les passions, à cet âge, malgré la vive sensibilité, ne sont pas sujettes à une grande exaltation; elles sont légères; leur caractère tient en cela de la grande mobilité physique et morale dont est doué l'enfant; elles ne sont point susceptibles de prendre ces teintes sombres que les âges plus rapprochés de la vieillesse leur communiquent; aussi toutes celles qui sont le partage de ce temps heureux se rapportent plus aux passions douces qu'aux vives; étranger à tous ces artifices inventés par l'ambition, l'enfant s'abandonne à la confiance, et son cœur, ignorant l'amour, s'ouvre entièrement à l'amitié : c'est le temps des liaisons les plus durables.

L'enfant, qui est si impressionnable, si imitateur, prend facilement les directions qui lui sont imprimées par ceux qui l'envi-

ronnent : de semblables dispositions commandent l'attention la plus vigilante sur son éducation morale.

Si on réfléchit à l'influence qu'ont sur les humeurs mêmes des adultes celles des personnes avec lesquelles ils vivent, on verra combien, à plus forte raison, ces impressions devront s'exercer encore avec plus d'effet sur le caractère de l'enfant. La persévérance dans ses manières d'être constituera par la suite ses habitudes morales ou ses mœurs, qui, bonnes ou mauvaises, en feront ou un homme de bien ou un homme vicieux ; aussi le père vertueux, jaloux de faire germer dans le cœur de son fils les principes de sagesse qu'il professe, écartera soigneusement de lui tous les exemples qui pourraient détruire le fruit de ses leçons.

A cet âge, les scrophules exercent encore leur ravage, et portent surtout leur influence sur les os, qui, plus ou moins troublés dans leur développement, préparent des maladies plus ou moins funestes pour les âges qui suivront. C'est alors que se manifestent les éruptions cutanées de toute espèce, les hémorrhagies nasales, les catarrhes ; c'est l'époque de la croissance. Quelquefois les forces de l'économie sont tellement dérivées vers certains organes, qui deviennent alors le siége d'un développement trop rapide, que d'autres fonctions tombent dans la langueur, parce que les instrumens qui les exécutent sont privés de la sensibilité nécessaire au maintien de leur activité. On a vu des enfans presque dénués de leurs facultés intellectuelles, pendant toute la durée d'un travail de cette nature, les recouvrer ensuite par le rétablissement de l'équilibre du principe vital.

Concluons de tout ce que nous venons de dire sur la texture physique de l'enfant : que 1.° sa constitution est la nervoso-lymphatique ; 2.° que, sous ce rapport, elle se rapproche beaucoup de celle de la femme ; 3.° qu'enfin le système artériel tend à prendre de la prédominance à mesure que le sujet approche de la puberté.

Les deux sexes diffèrent peu pour la constitution physique pendant ces premières périodes de la vie ; sous ce rapport, il serait

difficile de distinguer l'un de l'autre ; mais les goûts, qui se décèlent dès l'âge le plus tendre, impriment à toutes les actions de l'enfant des caractères qui pourraient servir à faire distinguer le sexe.

L'approche de la puberté s'annonce par des phénomènes particuliers pour chaque sexe, alors s'établissent ces signes caractéristiques, soit au physique, soit au moral, qui constituent entre ces deux moitiés de l'espèce humaine une séparation bien tranchée.

Caractères des maladies du premier âge, de leurs crises, de leur thérapeutique.

Comme chaque âge a sa constitution propre, et imprime aux forces de l'économie des déterminations différentes ; il suit de là que chaque âge doit avoir aussi ses maladies particulières, dans lesquelles la nature affectera des modes variés dans ses efforts de réaction, des tendances diverses pour les crises : de là les modifications à apporter de la part du médecin, qui ne doit jamais perdre de vue un seul instant les ressources de la nature dans chacune des périodes de la vie.

Il est des maladies néanmoins qui sont susceptibles d'atteindre tous les âges, mais à la vérité, non sans éprouver de la part de chacun quelqu'influence, qui, sans en altérer l'essence, ne laisse pas de leur imprimer des variétés, soit dans leur marche, soit dans leurs symptômes, soit dans leurs résultats. En faisant connaître l'état de l'organisme, les progrès de son développement, les prédominances organiques dans les différens stades des premiers âges, nous avons déduit, de l'énergie qui caractérise quelques-unes des fonctions de l'enfant, les troubles auxquels sa santé devient particulièrement sujette, ou ses maladies propres. Il nous reste encore un mot à dire sur leur nature, leur mode de solution, sur la séméiotique propre à cet âge, et les moyens les plus généraux de guérison.

Les enfans manquant de moyens pour exprimer ce qu'ils sentent, ou ne pouvant le faire qu'avec peu d'exactitude, c'est surtout chez eux que l'œil et le tact du médecin ont besoin de la plus grande précision pour démêler la nature de leurs maladies dans les traits, par lesquels elles se peignent au-dehors. C'est donc dans des indices muets qu'il doit puiser son diagnostic; mais si, d'un côté, il est privé des lumières que pourraient lui fournir les aveux du malade, la vérité des signes qui frappent ses sens le dédommage amplement de cet inconvénient. En effet, dans les premiers temps de la vie, la nature, comme je l'ai déjà dit, uniquement occupée de l'accroissement de l'individu, a concentré toute son action dans les organes chargés de cet ordre de fonctions. Dirigée vers ce seul objet, elle le remplit avec perfection; le jeu des organes est plus actif, moins troublé, plus libre, et les résultats plus certains que si son attention était plus divisée. Comme c'est par la réaction de l'ensemble de ces organes que la nature repousse les causes des maladies, pourquoi ces mouvemens réactifs ne jouiraient-ils pas, toutes choses égales d'ailleurs, de cette énergie, de cette coordination, de cette régularité, qui caractérisent leurs fonctions dans l'état de santé? Les forces se portant d'une partie à une autre avec facilité, exprimeront les maladies par des symptômes moins multipliés que chez l'adulte, mais plus concordans avec l'état des organes affectés. Dans l'âge, au contraire, où l'organisation matérielle a acquis sa perfection, les fonctions assimilatrices, bornées alors à entretenir, et non à accroître le corps, diminuent d'activité. Les forces exubérantes qui en animaient les organes dans les époques précédentes ont été appelées, pour le développement de nouvelles fonctions, dans d'autres foyers, qui les fixent et les retiennent d'autant plus fortement, qu'ils ont plus d'énergie; de là moins de liberté dans la circulation de ces forces, plus d'entraves dans les efforts de réaction, plus de complications, et moins de certitude dans les résultats. En effet, lorsqu'un des centres vitaux vient à être affecté, par une suite de leur connection d'action, les autres s'en ressentent bientôt.

Dans cet état de choses, chacun d'eux envoyant des irradiations dans les organes avec lesquels il sympathise, il en résulte des phénomènes croisés, les plus variés et les plus disparates ; appareil monstrueux de symptômes, qui enveloppe la maladie d'un voile impénétrable, qui déconcerte le médecin, et élude les secours de la médecine. Dans l'enfance, la vie est donc plus uniformément distribuée que dans les autres âges ; l'organe digestif, par la grande activité de ses fonctions, est le seul de l'économie qui fasse pencher l'équilibre des forces du côté de l'épigastre ; mais le peu de tension dont les tissus de l'enfant sont alors susceptibles fait qu'elles n'y peuvent être long-temps retenues ; et par la grande mobilité dont il jouit, ce foyer les réfléchit bientôt sur les autres organes. Ajoutons à cette raison physique l'absence des causes morales, dont l'effet a ce point pour aboutissant, et nous aurons le double motif pour lequel le centre phrénique chez l'enfant ne fixe point les forces de l'économie avec autant d'énergie que chez l'adulte. Si la faiblesse des organes, à cet âge, donne plus de prise sur eux à l'action des agens offensans que les organes de l'adulte, qui sont plus forts ; en revanche, leur vive sensibilité, toujours éveillée, toujours en garde contre les chocs qui peuvent en troubler les fonctions, réagit avec tant de vivacité, qu'elle ne laisse pas le temps aux causes de destruction de jeter de profondes racines dans l'intérieur des parties.

Libre de toutes les passions qui dévorent le cœur de l'homme fait, l'enfant ne présente jamais à l'observation du médecin ces désorganisations qu'elles fomentent dans les parties du premier. Ses maladies, si on en excepte celles qui dépendent de vices de constitution, ou de causes permanentes, affectent rarement des marches chroniques ; avec quelle rapidité au contraire ne parcourent-elles pas leurs périodes ? Le mouvement excentrique domine chez l'enfant ; l'effort vital tend à se porter du centre à la circonférence : nous voyons tous les organes qui se trouvent à la périphérie jouir de beaucoup d'énergie ; la peau, molle et souple, exerce ses fonctions avec activité ; le tissu cellulaire, si prédominant dans sa masse,

sécrète une graisse abondante, tandis que les viscères de l'abdomen et de la poitrine, autour desquels elle s'accumule dans l'âge adulte, en sont alors complètement dépourvus; les crises sont plus promptes, plus faciles et plus parfaites; les matières morbifiques, élaborées par le travail de la nature, suivent, pour leur excrétion, la tendance générale des mouvemens vitaux. C'est par la peau, par les membranes muqueuses que se font le plus souvent ces évacuations; les urines charrient aussi abondamment les principes qui sont expulsés de l'économie.

Les membranes muqueuses des cavités de la face sont fréquemment les voies émonctoires que la nature choisit. Dans les premières périodes de l'enfance, ce sont des écoulemens muqueux qu'elle y sollicite, tandis que, dans des périodes plus reculées, ce sont des hémorrhagies. Il est en effet peu commun de voir des saignemens de nez avant la troisième ou quatrième année.

Les catarrhes sont les maladies les plus fréquentes que les enfans aient à redouter; ce sont les membranes des voies aériennes et de l'oreille, qui en sont les siéges les plus ordinaires. Les fièvres primitives sont rarement observées au premier âge; les affections fébriles sont le plus communément symptomatiques de catarrhes, et lorsqu'elles sont essentielles, elles sont très-souvent compliquées de ces dernières maladies.

Les affections qui dépendent alors de la lésion des fonctions organiques du cerveau proviennent plus ordinairement de causes idiopathiques que dans les autres époques de l'existence : nous voyons les céphalalgies, si fréquentes chez l'adulte, accompagner ses incommodités les plus légères, rarement exister chez l'enfant; lorsque cependant elles se manifestent, pour peu qu'elles aient de durée et d'opiniâtreté, on a à craindre l'affection propre de ce viscère. A cet âge, il est beaucoup de maladies qui, rebelles aux secours de l'art, condamnent le médecin à l'expectation, ou du moins bornent son ministère, tantôt à la prescription de quelques soins innocens propres à en pallier ou à en circonscrire les effets,

tantôt à soutenir l'individu, fortifier ses organes, et disposer sa constitution à une révolution par laquelle une époque plus heureuse lui rendra la santé. Il est d'autres maladies très-aiguës qui requièrent au contraire des méthodes perturbatrices, dont la promptitude des moyens doit être mesurée sur l'urgence du danger qui menace la vie du malade ; c'est surtout le croup, qui réclame des remèdes de cette nature.

Mais, en général, le médecin doit être avare de médicamens ; c'est surtout dans les ressources de l'hygiène qu'il doit puiser ses moyens préservatifs et curatifs.

Dans ces premiers âges de la vie, la faiblesse des organes ne peut lui permettre d'user que des médicamens les plus doux, lorsque l'emploi en est indiqué ; encore est-ce le plus souvent par l'intermède de la nourrice qu'on administre au nourrisson les médicamens internes propres à combattre sa maladie, lorsqu'on a à craindre une trop forte action de leur application immédiate sur ses organes délicats.

Les purgatifs cathartiques, et drastiqueset tous les autres remèdes de cette nature, deviendraient pour l'enfant des poisons, qui porteraient les troubles les plus funestes dans les organes qui sont alors les sources de la vie. Si les narcotiques ne doivent pas être proscrits complètement, leur usage doit être dirigé avec la plus scrupuleuse réserve. Les méthodes révulsives et dérivatives seront surtout mises en œuvre avec avantage, et ce sera particulièrement sur les tégumens communs qu'en seront appliqués les moyens, qui consistent dans les lotions, les bains, les frictions, dans l'emploi des épispastiques et des sangsues, etc.

A mesure que l'enfant se fortifie par les progrès de l'âge, il devient plus apte à supporter l'activité des secours pharmaceutiques, qui fournissent au médecin des armes plus assurées pour vaincre les maladies qui attaquent avec plus ou moins de violence le principe de la vie.

HIPPOCRATIS APHORISMI

(*Edente* LORRY).

I

Senes facillimè jejunium ferunt : secundò ætate consistentes : minimè adolescentes : omnium minimè pueri, ex his autem qui inter ipsos sunt alacriores. *Sect.* 1, *aph.* 13.

II.

In ætatibus autem talia eveniunt, parvis quidem et recens natis pueris aphthæ, vomitus, tusses, vigiliæ, pavores, umbilici inflammationes, aurium humiditates. *Sect.* 3, *aph.* 24.

III.

Ad dentitionem verò accedentibus gingivarum pruritus, febres, convulsiones, alvi profluvia ; et maximè ubi caninos dentes producunt, et iis qui inter pueros sunt crassissimi, et qui alvos duras habent. *Ibid.*, *aph.* 25.

IV.

Plurimæ quidem affectiones in pueris judicantur, aliæ in quadraginta diebus, aliæ in septem mensibus, aliæ in septem annis, aliæ ipsis ad pubertatem accedentibus. Quæ verò in pueris permanserint, neque solutæ fuerint circa pubertatem aut in fœminis circa menstruorum eruptiones, diù perseverare solent. *Ibid.* 3, *aph.* 28.